

Approfondissements et ouvertures

De l'agressivité

Où il est question de psychothérapie par le groupe classe dans des ateliers bagarre en C.P.P.N.

Joëlle JOUNOT

Permettre à l'enfant d'exprimer ses sentiments agressifs en classe. **Pourquoi ?** Parce que, si pendant neuf ans de pédagogie Freinet j'ai pu constater l'importance de l'expression libre parlée, écrite, chantée... j'ai pu aussi voir des enfants quitter la classe en fin d'année en situation d'échec, notamment sur le plan comportemental. Je ne peux accepter qu'un leader impose sa loi avec ses poings. Je ne peux être satisfaite de mon intervention, verbale ou physique, qui rend sans doute service à l'agressé mais sûrement pas à l'agresseur.

Ce qui suit concerne des adolescents de C.P.P.N.

Depuis une dizaine de jours nous avons une nouvelle compagne, Cat, mise à la porte d'un établissement voisin. Elle est très provocante dans son attitude envers les garçons et quand ils s'approchent, elle les gifle. Le premier moment de surprise passé, la rage fait place à la stupeur et les «outragés» cherchent à se venger.

Ce jour-là, la rentrée de la récréation est houleuse et la moitié du groupe très près d'en venir aux mains.

Moi. — *Vous avez l'air d'avoir envie de vous battre.*

Pas de réponse.

Moi. — *Si vous voulez, on peut très bien faire un atelier bagarre.*

— ...

Moi. — *C'est sérieux, vous avez l'air étonné mais je vous assure que rien n'est plus facile. Un atelier bagarre est un atelier comme les autres. Il y a bien un atelier couture, peinture, imprimerie... pourquoi pas bagarre ?*

Le premier, Noël, saute de joie et accepte.

Moi. — *Contre qui veux-tu te battre ?*

— ...

Pendant ce temps je prépare un linge solide d'un mètre de long (1). On pousse les tables.

Moi. — *Cat, ça te dit ?*

— *Sûrement pas, je n'ai pas du tout envie de me bagarrer.*

(Cat est justement la pin-up perturbatrice.)

Noël attend toujours.

Jacky se décide enfin et les deux garçons devront essayer d'amener le vis-à-vis dans son camp... La bagarre est presque de force égale. Cependant beaucoup plus nerveuse chez Noël qui serre les dents et transpire, se démène comme un cabri voulant dérouter Jacky.

L'atelier durera longtemps, presque tous y participeront, même Cat qui se mesure à J. et ce n'est pas un hasard...

La critique au conseil est enthousiaste, nous décidons de recommencer. Nous décidons aussi de la confection d'un punching ball... C'est qu'il faut prévoir le cas où un seul aurait envie de se battre. Alors contre qui ? C'est Noël qui a lancé l'idée. Hasard ? Il doit sentir qu'il a une grande charge d'agressivité à faire sortir. Lui sait combien est bénéfique ce dévouement physique. Il me dira un jour :

(1) Le linge solide d'un mètre de long sert pendant le jeu. Chaque enfant (jusqu'à deux) en saisit une extrémité.

— *Quand ça va pas à la maison, je m'enferme dans ma chambre et je frappe le matelas avec mes jambes et mes bras.*

Moi. — *Est-ce que tu cries aussi ?*

— *Non, je mords mon oreiller...*

Domage, mais le cri est un tel tabou qu'il vaut mieux qu'il ne l'essaie pas dans un milieu non protégé.

En classe nous pouvons essayer. Le 18 novembre, à l'entretien on ne parle que de Tarzan. Espiègle, Didier tente l'imitation en me regardant en coin. Mais c'est la première occasion que je saisis au vol. J'invite chacun à faire comme Didier. Noël ne peut émettre un son. Or c'est justement lui qui en aurait le plus besoin. Il vit seul avec son père, doit s'occuper de ses petits frères. Sa mère les a quittés une première fois quand il avait sept ans, est revenue, a eu les trois autres et est repartie le lendemain de la communion de Noël, à douze ans. La grand-mère s'occupe du linge, elle n'est pas commode et un peu débordée. Noël manifeste depuis le premier jour à mon égard une grande suspicion, me toise, m'épie. Je devine sa haine des femmes et je sens en lui une dose d'agressivité assez rare. Il est d'ailleurs brutal avec ses camarades lors des jeux.

— *Attends je vais t'aider* lui dit Didier, son voisin.

Il l'attrape par le cou et serre. Noël bien sûr se débat parce qu'il a mal. C'est alors que j'interviens :

— *Je peux t'aider si tu veux.*

Il accepte. **J'agis alors sur un point précis derrière le maxillaire (2) et immédiatement il laisse échapper un cri perçant.** D'autres suivent ; c'est un beau *tohu bohu*... une belle réussite.

— *Ah ! ça fait du bien !*

Plusieurs acquiescent.

Coïncidence ? c'est peu de temps après que je note un changement total dans l'attitude de Noël. Son regard est plus direct et il est beaucoup plus confiant.

Cette agressivité des adolescents on la sent aussi très présente dès qu'il est question de sexualité. A ce sujet les questions sont nombreuses. On a tenté une critique d'une certaine presse qui circule maintenant librement dans la classe. Mais tant que ces informations restent au niveau de la parole, un malaise demeure, un manque de naturel. Comment pourrait-il en être autrement après des millénaires de tabous ? Chez les adolescents on ne sait pas faire une avance à une fille sans l'attraper brutalement par le cou ou la taille. Toutes les occasions sont bonnes pour essayer de tâter (je dis bien tâter)... Les filles se rebiffent, les mots grossiers affluent, les garçons se moquent, à moins qu'ils ne reçoivent des gifles.

Une fois de plus aujourd'hui, nous vivons une telle ambiance et comme le groupe est assis en rond, deux par table, je leur demande de se faire face et de se **regarder dans les yeux.**

Moi. — *Vous allez vous regarder sans parler et essayer de lire ce que vous voyez dans les yeux de votre camarade.*

Il y a beaucoup de réticences bien sûr et comme on a toujours le droit de demander la finalité d'un exercice, j'explique en insistant sur le rôle du regard qui permet de se dire, de communiquer sans avoir besoin de cette approche brutale qui est la leur, signe d'un malaise bien normal mais qui peut fort bien être dépassé.

Tant que j'explique tout paraît simple, mais au moment de se regarder, il n'y a pas de problème quand il y a deux filles côte à côte, quand il y a une fille et un garçon ensemble il n'en est pas de même, et quand il y a deux garçons l'un près de l'autre il est impossible de les faire se regarder. Motif : on n'est pas des comme ça... (Des comme ça, c'est bien sûr des homosexuels.)

L'exercice démarre enfin. Je leur demande ensuite d'écrire ce qu'ils ont lu dans les yeux de l'autre, ce qu'ils ont senti. Ils préféreraient le dire à haute voix. Mais j'insiste pour que ce soit écrit sinon les derniers vont répéter ce qu'ont dit les premiers.

Puis nous passons à la deuxième partie de l'exercice. Cette fois les couples se choisiront. Très vite les amis ou amies se retrouvent. On voit tout de suite qui est défavorisé ; celle dont personne ne veut : une grande fille garçon, un peu simple. Didier qui reste le dernier sera donc obligé d'aller vers elle. Il dira qu'il en a peur.

— *J'ai ressenti comme un monstre qui me regardait... Il en profitait pour me dévorer des yeux.*

De nouveau chacun est invité à écrire ce qu'il voit dans les yeux de l'autre et ce qu'il sent.

Jacky insiste pour qu'on le dise à haute voix. C'est qu'il était avec Cat et a écrit : *«Je me sens épris d'elle.»* Plusieurs fois déjà il a fait des textes sur l'amour, adressés à personne et m'en a donné un, nominatif cette fois pour que je le lise. J'ai toujours refusé de jouer le jeu. Je veux qu'il arrive seul à faire le pas.



(2) L'appui en un point précis du maxillaire libère le cri parce qu'il est plus particulièrement sensible. Il existe d'autres points (derrière l'oreille, aux arcades sourcilières...).



Après bien des rires et des réticences, des fuites nombreuses, plusieurs sont d'accord pour dire que «*c'était bien*».

Mais pour moi c'est une étape. Par le biais du jeu de la pièce (de cinq francs) qu'on se passe de mains en mains, je vais les amener à se toucher «naturellement» puisqu'il y a le prétexte du jeu, auquel je prends part d'ailleurs.

Nous irons plus loin avec le jeu de l'abandon qui consiste à faire cercle autour d'un adolescent qui doit fermer les yeux et se laisser tomber dans le sens de l'impulsion donnée par le groupe, sans bouger les pieds, sans plier les genoux. Excellent exercice qui doit amener la cohésion du groupe (je n'accepte pas qu'on jette brutalement le camarade du centre, et c'est la première réaction observée à chaque fois...). Très vite, au contraire, doit s'établir une grande sollicitude pour ce corps qui s'abandonne, qui fait confiance au groupe. Nous arrivons même à un certain climat de tendresse.

On varie avec un autre exercice du même type. Un membre du groupe a accepté de s'allonger, cinq autres vont le soulever de terre alors qu'il a les yeux fermés, puis le reposer très doucement après l'avoir balancé non moins doucement. Cette sensation d'abandon est très difficile pour certains dont les réticences ne peuvent être vaincues dès la première séance.

Nous graduons les exercices. Plus tard nous travaillons par couple. L'un des participants devra se laisser tomber en arrière tout à fait décontracté, reçu et mis doucement à terre par le deuxième participant qui l'attend par derrière.

Les corps se touchent, les couples se diversifient, on est loin des réticences du début et surtout des brutalités pour se dire «je t'aime».

Nous sommes en mai. A Saint-Malo, tous les ans, se tient à cette époque une fête foraine : la Sainte-Quine. Jamais le monstre n'aura eu de cavaliers plus délirants que mes élèves. Là ils peuvent crier (*«personne ne nous entend»*) et surtout tout le monde peut le faire, à la permission. C'est la fête, le but des fêtes populaires : permettre en le codifiant, permettre le défolement afin de déverser le trop plein d'agressivité emmagasinée durant l'année. Le carnaval c'est cela aussi. Soizick nous en a parlé dans un texte. Elle dit qu'elle aime bien se déguiser, qu'elle le fait souvent chez elle avec des camarades, et qu'ils vont ainsi chez les autres.

— *On peut faire des choses qu'on n'aurait pas osé faire si on n'était pas déguisé...*

— *Moi je m'habille en femme avec des seins*, dit Pascal.

— *Moi je m'habille toujours en homme*, dit une autre.

Pourquoi pas ? Nous évoquons encore la bisexualité. La discussion a un tout autre ton que celle qui a suivi notre séance du regard où les mots de gouine et d'homosexuel revenaient sans cesse.

Consciente des problèmes d'agressivité je n'instaure pas dans ma classe l'expression par le corps mais je saisis la plus petite occasion d'y arriver. Seule la prise de conscience, la première prise de conscience vient de moi. Ainsi dès le deuxième jour de classe je propose que chacun se dessine grandeur nature. De grandes feuilles blanches sont étalées sur le sol. Les enfants travaillent par deux. Pendant que l'un est couché dans la position qui lui convient, l'autre trace le contour de son corps avec un feutre. Il y a ensuite réciprocité. Puis chacun remplit l'intérieur du dessin, le colore à son idée. Chaque feuille est ensuite affichée. A la fin de la séance tout le monde est invité à dire ce qui lui vient à l'esprit sur chaque dessin, à tour de rôle. Je note au fur et à mesure. Les enfants sont en général très surpris de se voir ainsi projetés. Certains ont été réticents dans un premier temps pour s'allonger, puis pour se peindre. Je n'attache aucune interprétation à ce que je vois mais j'écoute, et les enfants sont étonnants de perspicacité. Ils remarquent bien que Pascal «*n'a pas de tête*», que Noël est «*comme un otage*» et que Jean-Luc «*se cache et protège sa tête*», «*il a peur*».

Je ne regarde jamais les dossiers des enfants en début d'année. Je ne sais donc rien d'eux. Mais je n'ai pas pu ne pas remarquer Pascal dont la tête est agitée d'un tic nerveux.

Une deuxième séance de dessins comme un nouveau jalon dans l'année, aura lieu en mars. Elle se déroule tout à fait facilement. Nous parlons ensuite devant chaque feuille. La comparaison avec les premiers dessins est déjà révélatrice. Les enfants n'ont pas besoin de mes remarques pour le voir.

Au terme de cette année je suis convaincue que l'expression libre orale, écrite, chantée, doit aller plus loin et favoriser aussi l'expression par le corps. Ce n'est pas un hasard si je n'emploie pas le terme d'expression corporelle, terme trop vague qui va de la danse folklorique au mime en passant par l'expression dramatique. En ceci je m'inspire des travaux de Reich déjà cités (voir *L'Éducateur* n° 11 du 30 mars 77).